26me Année Nos 5338 — BUREAUX : RUE NEUVE, — UN NUMÉRO 15 CENTIMES — BUREAUX : RUE NEUVE, 21 — Lundi 29 & Mardi 30 Mai 1882

Propriétaire-Gérant
ALFRED REBOUX

ABONNEMENTS :
Roubaix-Tourcoing : Trois mois. . 13.50
» » Six mois. . . 26.»»
» » Un an . . . 50.»»

Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, trois mois. . . . . 15 fr.
La France et l'Etranger, les frais de poste en sus.
Le prix des Abonnements est payable d'avance. — Tout abonnement continue, jusqu'à réception d'avis contraire.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le *JOURNAL DE ROUBAIX* est désigné pour la publication des *ANNONCES LÉGALES* et *JUDICIAIRES*

Propriétaire-Gérant
ALFRED REBOUX

INSERTIONS :
Annonces : la ligne. . . 20 c.
Réclames : » . . . 30 c.
Faits divers : » . . . 50 c.
On peut traiter à forfait pour les abonnements d'annonces.

Les abonnements et les annonces sont reçues à *Roubaix*, au bureau du journal, à *Lille*, chez M. QUARRÉ, libraire, Grande-Place; à *Paris*, chez MM. HAVAS, LAFFITTE ET Cie, 34, rue Notre-Dame-des-Victoires, (place de la Bourse); à *Bruxelles*, à l'OFFICE DE PUBLICITÉ.

Les abonnements et les annonces pour le *Journal de Roubaix* sont reçus :
A Roubaix, aux bureaux du journal.
A Tourcoing, rue d'Havré, 25.
A Lille, à la succursale de l'*Agence Havas*, rue de la Gare et aux bureaux du *Mémorial*, Grand place, (entrée par les débris Saint-Etienne).
A Armentières, rue de Lille.
A Paris, aux bureaux de l'*Agence Havas*, place de la Bourse, 8, ou rue Notre-Dame-des-Victoires, 34.

ROUBAIX, LE 28 MAI 1882

Bulletin du Jour

Le cabinet égyptien a donné sa démission. Elle a été acceptée par le Khédive, sur l'avis des consuls français et anglais ! Telle est la nouvelle inattendue qui est parvenue avant-hier au ministère des affaires étrangères.

Les télégrammes ultérieurs, sans jeter beaucoup de lumière sur cet incident, ajoutent quelques détails. On se souvient que jeudi les représentants des cabinets de Paris et de Londres avaient remis à Arabi-Pacha une note contenant les conditions jugées nécessaires par les puissances pour faire cesser l'état de trouble qui régnait en Egypte. Cette sommation, — il paraît, comme nous l'avons dit, que ce n'était pas un ultimatum, — mettait en cause le président de la Chambre des Notables, demandait l'éloignement temporaire d'Arabi, l'envoi dans l'intérieur de l'Egypte d'Ali-Pacha et d'Abdallah-Pacha, enfin la démission du ministère actuel.

A cette note, le conseil répondit au khédive par une autre, dans laquelle il protestait contre l'intervention des puissances, comme constituant une atteinte aux droits du sultan. En même temps, le conseil joignait à ce document une communication destinée aux consuls et de laquelle il résultait que la question touchant à la politique générale, c'était à la grande puissance sous la suzeraineté de laquelle était placée l'Egypte, c'est-à-dire à la Turquie, qu'il convenait de soumettre l'affaire.

Que signifie cette double manifestation, qui a eu pour conséquence immédiate la retraite d'Arabi et de ses collègues ? Faut-il y voir une solution de la crise égyptienne ? Le *National* ne le pense pas. Il craint qu'Arabi ne retrouve, par cette mesure radicale, plus de crédit pour dominer la situation. « Si peu re« doutable, dit-il, que soit son armée, « elle est la seule force organisée qui « soit en Egypte. » Le journal *Paris* exprime les mêmes doutes, et il lui paraît que, loin de simplifier la question, la retraite des ministres égyptiens ne fait que la compliquer. » Il ne faut pas oublier, ajoute-t-il, « que, ministres démission« naires, Arabi-Pacha et ses collègues res« tent à la tête de leurs régiments et « menacent toujours l'ordre de choses « existant. »

Une proclamation du khédive adressée à toutes les autorités provinciales, et qui leur ordonne de veiller au bon ordre, n'indique pas qu'il ait une grande confiance dans les dispositions d'Arabi et de ses collègues. Dans cette proclamation, le khédive dit que les escadres anglo-françaises sont venues dans un but amical. Il ordonne de cesser le recrutement des réserves déjà envoyées, qui retourneront dans leurs foyers.

Dans une autre proclamation adressée à l'armée, le khédive annonce qu'il prend lui-même le commandement général des troupes. Les principaux pachas sont réunis actuellement au palais d'Ismaïlia. On croit qu'ils appuieront le nouveau ministère. Chérif-Pacha est désigné comme président du conseil, avec Salidar comme ministre des finances.

L'état de santé de M. de Freycinet a fait ajourner à mardi la discussion de l'interpellation sur les affaires du Caire. Ce répit a cela d'heureux pour le ministère que d'ici là il peut se produire tel incident nouveau plus explicite qu'une révolution ministérielle, dont il est difficile d'indiquer les conséquences.

Nous venons de dire que ce serait seulement mardi que M. de Freycinet répondrait à M. Delafosse. C'est, en effet, à cette date que la Chambre a fixé hier sa prochaine séance, après avoir voté par 351 voix contre 124 l'ensemble de la loi sur l'enseignement privé. On voit que nos législateurs ne dédaignent pas de bénéficier des fêtes concordataires, et qu'ils s'empressent de saisir toutes les occasions pour prendre la clef des champs. Et dire qu'il est des gens assez impertinents pour regretter que ces occasions ne soient pas plus fréquentes !

LE GACHIS

Ce n'est pas nous qui nous servons de cette expression — sévère mais juste — pour désigner la situation politique du moment : c'est un des principaux organes du parti opportuniste, un journal grave et sérieux ; lisez plutôt : « Ce que nous combattons, ce que nous dénonçons chaque jour comme un danger public, ce n'est pas... c'est la confusion et *le gâchis* qu'on amoncelle à plaisir avec des projets mal conçus... »

Cette appréciation des projets du Gouvernement est inspirée tout particulièrement à notre confrère par le projet de loi sur les conseils cantonaux dont nous parlions hier. Il le trouve, comme nous, mauvais à tous les points de vue, inutile, dangereux : il remarque, comme nous l'avons fait nous-mêmes, que personne ne songeait à « cette conception hétérogène et fantasque, » et qu'il n'en est certainement pas question dans les fameux cahiers de 1881, que M. Barodet est chargé de dépouiller.

Malheureusement ce même journal, qui trouve, avec raison, détestables les projets du ministère Freycinet, trouvait, en revanche, excellents les projets du ministère Gambetta, et pourtant ceux-ci ne valaient pas mieux.

Le chef du grand ministère, lui aussi était entré aux affaires avec des plans mal conçus et des réformes mal digérées : il n'en a pas tiré beaucoup de ses cartons ; mais il nous suffit pour les juger de l'échantillon qu'il en a produit devant la commission militaire. Son système de recrutement était bien certainement l'une des idées qu'il avait mûries avec le plus de soin et et étudiées avec le plus d'amour — étant donnée sa prédilection pour les choses de la guerre.

Eh bien ! l'on a pu voir que cette conception ne tenait pas debout, que M. Gambetta n'avait même pas pris la peine de se renseigner et de se procurer, pour établir sa combinaison, des données exactes ; et la presse opportuniste vient, après cela, reprocher sévèrement aux collègues de M. de Freycinet de procéder avec légèreté, sans réflexion et sans discernement ! L'accusation qu'ils portent ainsi contre le cabinet actuel n'est, hélas ! que trop fondée, que trop justifiée : oui, nous sommes dans la confusion, dans le chaos, dans le gâchis ; mais il y a des gens qui n'ont point le droit d'en faire la remarque : ce sont ceux qui trouvaient admirable la confusion non moins grande et le gâchis non moins profond où nous avait mis M. Gambetta.

LE PROTÉGÉ DE M. DE BISMARCK

M. de Freycinet a prié M. Delafosse d'ajourner son interpellation, sous prétexte qu'une indisposition ne lui permettait point de se rendre à la Chambre. C'est plus de temps que de confiance de gagné. Si le gouvernement avait eu de bonnes nouvelles, ne se serait-il pas empressé de les faire savoir par un autre de ses ministres ? Ils ont donc tous une fluxion dans ce cabinet-là !

On dit que cette fluxion générale serait de commande, que M. de Bismarck aurait télégraphié à M. de Freycinet la prière ou l'ordre de cet ajournement, que Chérif pacha prendrait les affaires, que l'intervention ottomane se trouverait écartée, que les escadres regagneraient leurs ports d'embarquement, bref que toutes choses seraient remises en l'état. La Bourse monte sur cette nouvelle.

Il faut, en effet, qu'il se passe quelque chose dans ce genre, pour que M. de Freycinet ait négligé l'occasion de réunir une majorité. En représentant la démission du ministère égyptien comme un succès pour sa politique, il avait grande chance pour cela. Tandis qu'en lui laissant la réflexion, la Chambre ne manquera point, pour le cas où la nouvelle de Berlin se trouverait controuvée, de se demander si ce n'est pas au contraire un échec.

En se retirant, le ministère égyptien a protesté contre toute intervention européenne, les affaires d'Egypte ne relevant, d'après lui, que de la Porte. Or, ne sera-t-il pas plus dangereux dehors que dedans ? Les auteurs du coup d'Etat ont renoncé à leurs titres officiels, décliné leur responsabilité apparente, mais ils n'ont pas abdiqué le pouvoir qu'ils détiennent depuis plusieurs mois.

Toute l'Europe voit l'Angleterre et l'Allemagne derrière la Porte, à l'intervention de laquelle pourront plus librement travailler les ministres démissionnaires, mais non soumis. De sorte que la situation de M. de Freycinet sera bien plus difficile, quand la Chambre aura conscience de la chose, à plus forte raison si au moment de l'interpellation, il y a déjà quelque exécution de ce complot. Faute greffée sur la maladresse.

Si tout doit s'arranger, grâce à M. de Bismarck, comme le bruit en court, quels engagements a donc pris envers M. le chancelier de fer, la petite souris blanche ? M. de Bismarck ne sacrifie pas l'intérêt de nous voir nous embourber en Egypte, aux prises avec une intervention turque, derrière laquelle l'Allemagne et l'Angleterre jusqu'à présent marchaient d'accord, pour le plaisir de remettre M. de Freycinet dans le bon chemin.

Quels avantages reçoit-il pour ce changement de front ? Quel nouveau piège se cache sous ces dispositions nouvelles ? Et quelle serait la politique où M. de Bismarck jouerait le rôle de sauveur de M. de Freycinet ?

LOUIS TESTE.

CHRONIQUE

26 mai.

La veuve de Chéret, le grand artiste dont chaque décor vaut un tableau de maître, demeurait sans ressource. On a organisé à son profit une représentation dramatique à laquelle n'a manqué aucun attrait de curiosité. Mademoiselle Sarah Bernhart, qui n'avait point joué à Paris depuis sa fameuse fugue de la Comédie-Française, a daigné (style officiel) paraître dans le rôle de la *Dame aux Camélias*. Son mari, M. Damalas, (au théâtre : M. Pierre Durall) lui a donné la réplique dans le rôle d'Armand Duval. Tous les personnages accessoires de la comédie de M. Alexandre Dumas fils étaient tenus par des acteurs ou distingués ou de bonne volonté, appartenant aux divers théâtres de Paris et qui tous se sont empressés à l'envi d'offrir leur concours gracieux. Il en est résulté une soirée brillante ou le *Tout Paris* des journaux s'était donné rendez-vous. Madame Chéret, grâce à cette soirée, aura une vieillesse exempte du souci du lendemain, et nul plus que moi n'est satisfait de cette bonne action, produit de la curiosité parisienne, bien plus que du goût public pour les œuvres dramatiques de grande valeur interprétées dignement.

Car on peut le dire maintenant que c'est passé, la question de savoir si Mme Sarah Bernhardt serait à la hauteur du rôle de Marguerite Gauthisr, et si M. Jacques Damall égalerait Fechter dans celui d'Armand Duval, cette question était, comme on dit vulgairement, le cadet des soucis de cette foule, empressée à jeter cinq louis au vent en échange de la moindre stalle d'orchestre ou du dernier strapontin de balcon. Ce qu'on venait de voir, ce qu'on tenait à voir, c'était la femme, non l'actrice : c'était Mme Sarah Bernhardt : je me trompe, c'était une nouvelle Sarah Bernhardt que nous n'avions jamais vue : Sarah Bernhardt mariée — et à côté de cette nouvelle Sarah, son mari, jouant dans la même pièce. Que l'actrice fût aussi bonne dans Marguerite Gauthier que dans Dona Sol, que l'acteur fût excellent dans Armand Duval : tant mieux sans doute, c'était double fortune. Mais encore une fois, la question n'était pas là. On n'y pensait même pas. S'il s'est par hasard rencontré des désillusionnés, ils ont été dans leur tort ; ils ont triché contre eux-mêmes. Ils voulaient voir, ils ont vu. Ils n'avaient pas le droit d'en demander davantage. Ce n'était pas de jeu.

J'ai parlé dernièrement, ici même, de l'importance, qui menace de devenir excessive, des peintres dans la société actuelle. La place qu'y prennent les comédiens devient plus importante encore. Et qu'on m'entende bien, qu'on ne me fasse pas dire ce que je ne dis pas : je considère le théâtre comme la plus complète expression littéraire, car il admet tout, vérité, fiction, tragique, comique, et le rire et les larmes, et le sublime et le trivial, et le lyrisme et le réalisme, les vers et la prose, le chant et la pantomime, la description, le récit et l'action. Considérant ainsi le théâtre, c'est-à-dire la forme dramatique, je dois éprouver et j'éprouve en effet un profond sentiment de reconnaissance envers les artistes dont le talent donne une incarnation à ces actions et une réalité momentanée à ces rêves. Lors donc que je dis que les comédiens ont pris peu à peu dans la vie contemporaine une place qui menace de devenir exagérée, je ne vise nullement leur art, puisque le spectacle de cet art est une de mes jouissances intellectuelles.

Ce que je dis, ce que je dénonce, ce que je trouve fâcheux, dangereux même, contraire aux intérêts mêmes de l'art, c'est ce goût du public non plus pour l'acteur de talent, mais pour la personne même de l'acteur quel qu'il soit ; pour la curiosité exclusive, abstraction faite de toute question de talent : pour le détail indiscret, concernant la vie intime ; et enfin pour les caprices mêmes du comédien, qui, se sentant ainsi l'objet d'une attention fébrile, en profite, en abuse parfois, et en vient à des exigences ou à des éclats d'autorité, qui, dans dix ans d'ici, à moins d'un revirement subit dans les mœurs et dans la mode, amèneront la ruine de l'art dramatique.

Nous en sommes déjà à ce point qu'aujourd'hui la première condition pour un écrivain qui tient à être joué, c'est, avant d'écrire le premier mot de sa comédie, de s'enquérir des acteurs et des actrices qui la joueront.

Ces informations prises, l'auteur doit s'arranger de manière à ce que l'*étoile* du théâtre (s'il tient à son concours) ait un rôle qui occupe presque constamment la scène, — ce qui n'empêche pas que l'auteur doive faire mesure égale à l'acteur destiné à donner la réplique à l'étoile. Après quoi l'auteur ne doit pas perdre de vue que le comique refuserait son rôle, si ledit rôle n'était pas au moins aussi considérable que les deux premiers. Ces trois conditions remplies, l'auteur n'a plus qu'à satisfaire, toujours dans des mesures analogues, c'est-à-dire aussi larges que possible, les trois ou quatre acteurs ou actrices de second plan, car ni celles-ci ni ceux-là ne consentiraient à jouer des « bouts de scène. » Ayant ainsi établi le bilan des satisfactions personnelles qu'il a à donner, l'auteur peut prendre la plume et écrire la pièce. Vainement, dans cette pièce telle qu'il la conçoit, l'actrice principale ne devrait point paraître au premier acte, paraîtrait seulement dans une grande scène du deuxième, remplirait le troisième, et ne reparaîtrait qu'à la fin du quatrième, pour remplir de nouveau le cinquième : ces combinaisons, et d'autres du même genre, relatives au rôle masculin principal, sont désormais impraticables. Si le rôle n'est pas assez « important » il sera refusé.

Et puis, il y a la question des toilettes : voici Mme X.... à qui vous n'avez donné que deux scènes en tout. Si vous ne lui en donnez pas trois, et surtout une à l'acte dernier, elle ne jouera pas. — Mais je n'ai rien à vous faire dire à l'acte dernier, chère demoiselle X...! Mais après vos deux scènes votre rôle est fini. — A votre aise, cher Monsieur. Vous chercherez en ce cas une autre que moi, qui consente à se mettre en frais de toilettes pour jouer une *panne*.

Et alors l'auteur navré, exaspéré, obéit. Il fait ce que demandent Mlle X...., et Mlle Z...., et Mme Y... et M. A... et M. B... et M. C... et le directeur — car le directeur, en ce cas, est toujours contre l'auteur : — Voyons, franchement, qu'est-ce que ça vous fait ? Quand vous ajouteriez une scène ? Quand vous transporteriez à Mme Trois étoiles, qui est en somme l'actrice principale, l'effet de mots que vous avez mis dans la bouche de M. X... ? Quand vous permettriez à M. X... à qui ça fait tant de plaisir, de retirer du rôle de Mme Y... telle phrase spirituelle, et de se l'approprier ! Voyons, est-ce que ça change votre pièce ? Est-ce que c'est une affaire pour vous ! Avec votre talent ! Ce n'est rien du tout. Et vous serez joué de tout cœur. Tandis que si vous refusez... Dame je ne réponds plus de rien du tout.

On aurait tort de croire que ces choses-là n'arrivent qu'à des débutants : elles arrivent parfaitement à des écrivains dramatiques consacrés par le succès. Je pourrais citer des noms, et j'ai trop de preuves. Demandez encore à un ténor si, le *Pré aux Clercs* venant à se produire demain pour la première fois, au lieu de s'être produit il y a quelque cinquante ans, ce ténor consentirait à jouer Mergy : — Jouer Mergy ! jamais. Le rôle n'a pas assez « d'importance. » — Mais cependant autrefois... — Oh ! cher Monsieur autrefois était autrefois, aujourd'hui est aujourd'hui. Dans ce temps-là nous avions la bonté de laisser partager l'intérêt entre Mergy, Comminges, Coutarelli, sans compter les deux femmes : ce temps est passé. Voyez plutôt les nouveaux opéras comiques et non comiques. — Et le ténor a raison et ils ont raison tous, puisqu'ils ne font que profiter d'un état de choses qu'on a laissé se créer par une faiblesse et par un engouement étrangers à l'art.

Un dernier « progrès » pourra bien rendre encore plus aiguë la situation des auteurs. Lorsqu'il a été question, pour la première fois, de la décoration de la Légion d'honneur pour les comédiens, j'ai, sans hésiter, soutenu en principe : que je trouvais fâcheux que le même ordre honorifique décorât un maréchal de France et un comédien même éminent, mais que, du moment où il n'existait qu'un seul ordre, il n'y avait absolument pas de raison de refuser à ce comédien éminent la même récompense qu'à un avocat ou à un employé après vingt-cinq ans de service dans un bureau. Voilà pour le principe, pour l'absolu. Mais passons de la théorie à la pratique : un auteur a écrit une comédie en cinq actes qu'il va lire devant un comité d'acteurs. Il arrive et se trouve devant dix messieurs dont cinq sont décorés de la Légion d'honneur. Sa pièce est reçue. On la met en répétition. Dès la première répétition on lui demande des changements. Si l'auteur est M. Emile Augier ou M. Alexandre Dumas il peut lutter, attendu qu'il est aussi décoré que les honorables artistes qui le solicitent.

Mais si l'auteur est un débutant, un jeune, vous figurez-vous qu'il sera libre, qu'il aura toujours la volonté, l'énergie de tenir tête à des chevaliers de la Légion d'honneur ? Car, pour un instant, pour le temps de la demande de modification, ce ne seront plus des comédiens, ce seront des chevaliers de la Légion d'honneur, que dis-je ! peut-être des officiers, des commandeurs. Le jeune auteur n'aura rien à leur refuser, puisqu'il n'est rien, qu'un jeune auteur. Il cédera sur tous les points. Eh bien ! je puis me tromper, mais ce n'est pas ainsi qu'on donne et qu'on impose *Hernani*, *Henri III*, *Don Juan de Marana*, *Richard Darlington*, la *Dame aux Camélias* et le *Demi-Monde*.

DANCOURT.

ETINCELLES

Une jolie coquille.

Comme c'est amusant pour un diplomate de voir dans un journal la nouvelle suivante :

« Le gouvernement vient de confier une importante mission à M. Z..., homme d'une rapacité bien connue. »

Le *Journal amusant* relève quelques enseignes drôlatiques, par la plume de notre spirituel confrère Courty :

De la chasse aux enseignes drôlatiques, on ne revient jamais complètement bredouille.

Le a la porte d'un marchand de vins de la rue de Vaugirard, à Paris :

EAU-DE-VIE DE BOURGOGNE
ET DE MARC

Et celle-ci, chez un mercier de la rue Montmartre, au centre des affaires et des plaisirs, comme disent les indicateurs :

AU PRINTEMPS
BOUTONS EN GROS ET EN DÉTAIL

De l'actualité aussi, en ce moment !

Mais la palme revient à cette troisième, dénichée chez un Jérôme Paturot — lisez chez un bonnetier — de la rue Saint-Denis :

BAS DE SOIE EN COTON

Pas de commentaires !

— Comment !... Victoire, vous avez cassé cette porcelaine, qui avait au moins deux siècles d'existence !

— Mon Dieu ! madame, c'est bien naturel : plus on est vieux, plus on est cassé !

Au restaurant :

— Garçon, qu'est-ce que vous avez de chaud ?

— Monsieur est bien bon... j'ai les pieds très chauds depuis que je porte des chaussettes de laine... Aussi, je les quitte en été.

Notes d'album :

» L'âme qui rêve comprend l'âme qui souffre.

» Ce n'est pas en vivant longtemps, c'est en observant beaucoup que l'on apprend quelque chose.

» C'est agréable d'avoir de l'esprit : on a toujours quelque bêtise à dire. »

La géographie pratique :

— Maman, tu as de jolis bracelets à ton détroit.

— A mon détroit ! A mon bras, tu veux dire ?

— Eh bien, c'est la même chose, puisque le professeur a dit en classe qu'un détroit c'était un bras de mère.

BULLETIN ÉCONOMIQUE

L'Association internationale africaine

Nos lecteurs se demanderont sans doute quels rapports peuvent exister entre ces deux titres, c'est-à-dire entre les questions économiques et une entreprise que beaucoup d'entre eux croient exclusivement philanthropique et humanitaire.

Ces rapports sont cependant des plus intimes.

L'Association internationale africaine, présidée par S. M. le roi des Belges, son promoteur et son principal soutien, a voulu, en entreprenant la civilisation de l'Afrique centrale, ouvrir au commerce Européen, des débouchés nouveaux, et faciliter à nos industries l'exportation de l'excès, toujours croissant, de leur production.

Pour arriver à ses fins l'association compte établir une voie ferrée partant de l'Océan indien, en face de Zanzibar et traversant le continent africain dans toute sa largeur.

Déjà, les explorateurs qu'elle a envoyés dans cette région ont établi des stations depuis Bagamoyo jusqu au lac Tanganyka, c'est-à-dire sur un parcours de plus de douze cents kilomètres.

Le comité français, dont M. Ferdinand de Lesseps est président, contribue à l'œuvre belge pour la moitié des sommes recueillies par ses soins, mais, nous devons avoir le courage de reconnaître qu'il s'est laissé distancer par nos voisins.

De temps en temps, nous recevons des nouvelles des courageux missionnaires installés sur le parcours suivi jusqu'à présent par les explorateurs, mais nous voudrions pouvoir citer des noms français à côté de ceux des vaillants officiers belges déjà envoyés en mission dans ces contrées.

Le roi Léopold et les membres de l'association toute entière ont été, sinon découragés, du moins très affectés par les pertes nombreuses en hommes et en argent qu'ils ont supportées depuis le début de l'entreprise. MM. Maes, Crespel, Wautier, Popelin, Ramackers, etc.... n'ont eu pour récompense de leur dévouement à cette œuvre moralisatrice qu'une mort prématurée et sans éclat, et le résultat obtenu jusqu'à ce jour est loin d'être en rapport avec les sommes dépensées.

Il est temps, il est grand temps, que le comité français coopère à l'œuvre entreprise de concert avec la Belgique et prenne sa part d'initiative.

L'association internationale africaine est aujourd'hui parfaitement renseignée par les explorateurs belges et anglais sur le climat, les ressources de ces contrées et les mœurs des habitants, mais cela ne suffit pas pour marcher de l'avant. Le comité français doit sortir de son inactivité, il doit s'adresser maintenant à l'industrie et au commerce, et, puisque dans notre région l'industrie et le commerce sont particulièrement en souffrance ; puisque les marches anglais et américains sont appelés, à bref délai, à nous faire défaut, nous osons espérer que son appel sera entendu.

Tous les moyens doivent être mis en œuvre pour secouer l'indifférence de nos négociants.

Il faut ouvrir des souscriptions, donner des conférences, demander le concours de la presse, concours toujours prompt et désintéressé, quand il est question d'une œuvre utile, demander le patronage de l'Etat, se faire représenter dans les centres industriels par des personnes influentes et

---

FEUILLETON DU 28 MAI

— 1 —

LES ROSES DE MONSIEUR VINCENT

La Providence dispose
Pour notre bien toute chose
Et chaque épine a sa rose
Qui fleurit en paradis

CHAPITRE I

LE BEAU DRAGON

Dans la paisible ville de Chartres, en l'an de grâce 1828, il y avait, tout comme à présent, un régiment de dragons, le deuxième, caserné dans l'ancien monastère de Saint Pierre. Dès le matin la trompette y sonnait ; tous les jours, à grand bruit, les cavaliers trottaient vers le champ de manœuvre, et les casques étincelants, les sabres, les chevaux et les fanfares charmaient les yeux et les oreilles des enfants, sans compter qu'ils émerveillaient aussi maintes grandes personnes. Sur le tour de ville, quand la musique de dragons jouait le dimanche et le jeudi, les élégantes promenaient leurs fraîches toilettes, et les oisifs de Chartres et les gens occupés le reste de la semaine trouvaient là, les premiers un travail de critique à faire, les autres, un agréable délassement. MM. les officiers paradaient en tenue de fantaisie, MM. les civils en fracs bleu de roi, gilets jaunes et chapeaux trombions ; les dames avaient des robes à la Henri IV et des chapeaux à plumes de toutes couleurs, et la musique jouait non plus l'affreuse *Marseillaise*, ni l'ennuyeux *Partant pour la Syrie*, mais *Vive Henri IV*, Charmante Gabrielle, et les jolis airs de Dalayrac, entremêlés de pas redoublés, de marches et de retraites martiales, composées par le chef de musique du 2e dragons, l'illustre Tabador. Tout le monde était de belle humeur. La France respirait enfin, après tant d'années de révolutions et de guerres sanglantes, et le drapeau fleur delisé, déployant au vent ses plis d'un blanc de neige, brillait au sommet de la flèche de la cathédrale comme un signal d'espérance et de paix.

Or, en ce temps-là, par une belle matinée de juin, un jeune officier du 2e dragons, le vicomte Robert d'Allevard, monté sur son cheval bai, revenait de la promenade, suivi par son ordonnance Labrosse. Il franchit le pont et passa sous la porte Guillaume, ce noble reste des anciennes fortifications. Et, au lieu de se diriger vers le quartier de cavalerie, il mit pied à terre, dit à Labrosse de faire rentrer les chevaux, et se dirigea vers une petite impasse au fond de laquelle, sur une porte à claire-voie peinte en vert, se lisait l'inscription suivante :

Colas, jardinier fleuriste.

La porte était vieille et la ruelle assez sombre, mais à travers la partie ajourée de cette porte on apercevait un joli parterre, brillant de soleil, embaumé de roses, et dont l'allée principale aboutissait à une tonnelle de charmille abritant un grand miroir où se reflétait fort joliment tout le jardin dominé par les crineaux et les machicoulis de la porte Guillaume.

Le jeune dragon ne prit point la peine de sonner. Habitué qu'il était à s'introduire en ami, il passa la main à travers la grille, tira un verrou intérieur, entra et referma soigneusement la porte ; puis il s'avança, tandis que, dans le miroir placé au bout de l'allée, s'avançait vers lui l'image du dragon le plus alerte et le mieux fait qui eût jamais porté le casque et endossé l'uniforme. Mais il ne se regardait pas, et cherchait des yeux le jardinier. Ne le voyant point, il appela Soline.

Une jeune et lourde Beauceronne, au visage criblé de taches de rousseur et de marques de petite vérole, haute en couleur, forte en bec, et coiffée d'un bonnet blanc, apparut alors à la fenêtre du rez-de-chaussée de la vieille maison du jardinier, et cria :

— Je ne peux pas quitter mes confitures, Monsieur, ayez la bonté de venir par ici.

Le dragon prit une allée transversale et en trois enjambées arriva devant la fenêtre de la cuisine, fenêtre contemporaine de la porte Guillaume, sa voisine.

Une vapeur parfumée en sortait, et le dragon vit que Soline, penchée au-dessus du foyer, remuait une grande bassine de confitures de fraises, avec une écumoire en cuivre rouge.

Je vous demande bien excuse, monsieur, dit-elle, mais je suis dans le coup de feu.

— Tant pis, Soline, je suis fâché de vous déranger, mais il me faut un bouquet tout de suite.

— Pas si tout de suite que ça, monsieur.

Dans une demi-heure, je vous le ferai.

— Où est M. Vincent ?

— A sa pépinière de Champhol, monsieur, il ne reviendra qu'à midi, pour dîner.

— Allons, Soline, ôtez-moi cette bassine du feu, vous l'y remettrez après. Je suis pressé.

— Oui-dà ! Vous croyez que les confitures se quittent comme un cheval qu'on étrille. On voit bien que vous n'y connaissez rien. Mais, ne vous inquiétez pas. Je vais appeler mademoiselle, vous n'y perdrez rien : elle fait les bouquets aussi bien que moi.

Et la brave fille, se penchant en dehors de la fenêtre, cria d'une voix à réveiller les sept Dormants.

— Mamselle Hélisende ! Mamselle Hélisende !

Le dragon tressaillit.

— Quel nom dites-vous là, Soline ? demanda-t-il.

Une fenêtre s'ouvrit au premier étage et une voix harmonieuse dit :

— Que me voulez-vous ma bonne ?

— Je ne puis quitter mes confitures, mamselle, et il y a là une de nos meilleures pratiques qui veut un bouquet tout de suite.

Descendez, s'il vous plaît, mamselle.

— Je vais descendre sitôt coiffée, dans trois minutes.

La fenêtre se referma.

— Trois minutes, dit Soline, ça pourra bien en faire cinq. Les cheveux de notre demoiselle sont longs comme un jour sans pain. Avec ça elle n'est pas très habile à se coiffer. Au couvent, où elle était encore, il y a huit jours, les pensionnaires s'attifaient les unes les autres. J'ai bien essayé... mais je n'y entends rien.

— Est-ce bien Hélisende que s'appelle votre demoiselle ?

— Oui, monsieur. Drôle de nom, n'est-ce pas, mais sa grand'mère s'appelait ainsi.

C'est M. Vincent qui me l'a dit.

— Je ne savais pas que M. Vincent eût une fille. Quel âge a-t-elle ?

— Dix-huit ans, monsieur, et c'est un beau brin de fille, élevée comme une princesse, ni plus ni moins, mais pas fière et douce comme un mouton. Elle était à Versailles, chez les anciennes dames de Saint-Cyr.

Vraiment ! la fille d'un jardinier ! Oh ! monsieur, il y a jardinier et jardinier, fit Soline d'un air fin.

— Je vais faire un tour de promenade et je reviendrai dans une demi-heure chercher le bouquet. Dites à mademoiselle Hélisende d'y mettre une rose de chacune des cinquante variétés que cultive M. Vincent. C'est un bouquet d'échantillon. Je veux le donner à une dame qui vient d'acheter le château de Levéville, et qui, très-probablement, demandera cet automne quantité de rosiers à M. Vincent.

A tout à l'heure, Soline.

Le dragon s'éloigna, mais, au lieu de sortir du jardin, il alla s'asseoir dans le bosquet de charmille, se plaça de manière à n'être pas vu et à voir lui-même le miroir où se reflétait tout le jardin et il attendit. C'était bien de la curiosité pour un officier sorti le premier de Saint-Cyr et que l'on croyait fort raisonnable. Mais que voulez-vous ! ce nom d'Hélisende l'avait intrigué : depuis huit mois déjà il remarquait en M. Vincent certaines façons de gentilhomme qui lui donner à penser. Il ne voulait pas se présenter devant la jeune fille en l'absence de son père, il voulait la voir... et, ce qui est au fond, la meilleure excuse à faire valoir en sa faveur, cet aimable dragon n'avait que vingt-deux ans.

II

Bientôt il vit s'avancer dans l'allée une grande et svelte jeune fille, vêtue d'une robe de basin d'un blanc de neige, assez courte pour laisser voir ses pieds cambrés chaussés de petits souliers gris-clair. Elle avait une collerette ruchée, des gants de fil, et nulle autre parure que le diadème d'or bruni formé par son abondante chevelure. Elle tenait à la main une corbeille et, prenant de grands ciseaux suspendus à sa ceinture par un ruban vert, elle commença doucement et sans se presser sa moisson de roses. Elle allait d'un massif à l'autre, traversait et retraversait l'allée, et ses pas légers ne faisant aucun bruit, l'indiscret dragon croyait voir une fée dans un miroir magique.

Tout à coup une branche épineuse accrocha les cheveux de la belle jardinière. Elle essaya de les dégager d'une main, ne put y réussir, posa ses ciseaux et sa corbeille à terre, et la traîtresse branche fit si bien, dans ce mouvement, que la chevelure d'Hélisende se dénoua, et, se déroulant, la couvrit tout entière d'un soyeux manteau.

Laissant là ses fleurs, Hélisende courut vers la maison. Elle revint cinq minutes après, recoiffée tant bien que mal et acheva de remplir sa corbeille, puis elle fut rejointe par Soline, et toutes deux rentrèrent au logis sans avoir aperçu le dragon.

La demi-heure étant presque passée, il se glissa le long des buissons de roses, derrière la serre, et gagna la porte du jardin. Il l'ouvrit brusquement et vint réclamer son bouquet.

Soline était seule : elle le lui remit, fait à merveille et bien enveloppé de papier blanc. Il donna, comme d'habitude, une bonne étrenne à Soline, et paya le bouquet fort généreusement.

Soline le reconduit jusqu'à la porte du jardin en lui faisant révérences sur révérences.

— Ce lieutenant-là, dit-elle à Hélisende en rentrant, — ce lieutenant-là est une fameuse pratique. Tout l'hiver il nous a acheté des fleurs de serre pour madame la générale et madame la colonelle. Au Jeudi-Saint, il a payé des couronnes pour le tombeau à la paroisse, aussi M. le curé l'aime beaucoup. C'est un beau danseur, un charmant garçon.

A suivre